

l' >

le magazine du campus ● de l'UNIL

| le savoir vivant |

l'uniscope

RENCONTRE

José-Flore Tappy, l'âme
d'une poète (p. 6)

CAMPUS

Reportage au sein du
Laboratoire suisse d'analyse
du dopage (LAD) (p. 8)

SAVOIRS

Ecologie et liberté individuelle
avec Augustin Fragnière
(p. 12)

Visite dans l'univers de Doré

Philippe Kaenel est un éminent spécialiste de Gustave Doré. Le professeur d'histoire de l'art a travaillé pendant quatre ans sur une exposition consacrée à ce génie plein de talents. Un événement à voir au Musée d'Orsay à Paris. (p. 4)

2 Espresso

Image du mois

L'UNIL A ABRITÉ LE 10 FÉVRIER une série de conférences insolites à l'occasion de l'événement TEDxLausanne qui avait pour thème «La (r)évolution perpétuelle». **Guido Palazzo**, professeur HEC, s'est distingué lors de cette manifestation.



F. Durcrest ©UNIL

Le chiffre 6046

LE NOMBRE DE «LIKE» (en date du 19 février) pour la page Facebook de l'Université de Lausanne qui a été lancée le 11 juin 2013.



REJOIGNEZ-NOUS SUR:
[facebook.com/unil.ch](https://www.facebook.com/unil.ch)



Edito

de **Francine Zambano**
rédactrice en cheffe

Gustave Doré était un génie conscient de ses talents, nombreux et divers (page 4). Talentueux aussi, Philippe Kaenel. Le professeur à la Faculté des lettres, éminent spécialiste de Doré, est le commissaire

principal d'une magnifique exposition consacrée à l'artiste français et visible actuellement... au Musée d'Orsay à Paris. Une consécration, non?

Autre temps, et attention: événement... L'œuvre du poète romand Philippe Jaccottet est publiée dans la prestigieuse collection Pléiade. Grâce notamment au travail de José-Flore Tappy. La poète, collaboratrice au Centre de recherches sur les lettres romandes (CRLR), évoque Jaccottet et se livre aussi un peu, tout au long d'une belle rencontre à lire en page 6.

Place ensuite à un reportage (page 8) au sein du Laboratoire suisse d'analyse du dopage. Son directeur, Martial Saugy et ses collaborateurs expliquent leur travail, entre flics du sport, relations publiques et tâches administratives, entre autres.

Le 20 mars sera une journée sans viande sur les campus de l'UNIL et de l'EPFL. L'occasion est belle pour *l'uniscope* de donner la parole à Augustin Fragnière (page 12), qui termine une thèse sur la liberté de consommation et son impact sur le climat.

Entendu sur le campus

«C'est un séminaire que je donne qui ne fait pas partie de mon cahier des charges, mais je le fais par plaisir.»
Un doctorant

Lu dans la presse

«**ON DÉVELOPPE UNE RELATION PARENTS-ENFANTS** qui n'existait pas auparavant, Les jeunes restent plus longtemps dans une situation de dépendance qui permet aux parents de s'ingérer.» Jérôme Rossier, professeur à l'Institut de psychologie de l'UNIL dans un article sur «Les parents pots de colle», publié dans *le Coopération* du 11 février.

Les uns les autres



© Fondation pour le Prix Pfizer de la Recherche

L'UN DES PRIX LES PLUS PRESTIGIEUX dans le domaine médical, le Prix Pfizer, a été décerné à **Ruud B. van Heeswijk** le 6 février dernier. Au sein du Centre de recherche en résonance magnétique cardiovasculaire (CVMR), le postdoctorant a développé une méthode d'examen qui permet une détection plus précoce de la myocar-

dite. Une maladie qui souvent apparaît sans trouble apparent. La méthode de Ruud B. van Heeswijk a été testée avec succès chez la souris, elle est actuellement en développement pour l'homme.

Terra academica

SE RETROUVER DANS UN FOYER À L'ADOLESCENCE. Comment est vécu le passage à l'âge adulte pour ces jeunes de 14 à 18 ans dans ce contexte particulier? Chercheuse au sein du Centre de recherche sur les parcours de vie et les inégalités, Gaëlle Aeby a coécrit *Les miroirs de l'adolescence*, résultat d'une étude de terrain menée avec les professeurs HES Laurence Ossipow et Marc-Antoine Berthod. Pendant treize mois, Gaëlle Aeby s'est immergée avec eux dans le quotidien de trois structures socio-éducatives genevoises. En découle une étude anthropologique intéressante aussi bien pour le monde des sciences sociales que pour le milieu professionnel.

Petite astuce

Depuis sa naissance en avril 1988, *l'uniscope* **RACONTE LA VIE DE LA COMMUNAUTÉ UNIVERSITAIRE.** Ainsi, au fil des années, c'est l'histoire de l'institution qui s'est écrite. Grâce à la plateforme Scriptorium, créée par la Bibliothèque cantonale et universitaire – Lausanne, il est désormais possible de mener des recherches pointues dans les 5709 pages du magazine disponibles en ligne. *Allez savoir!* et son ancêtre *UNI-Lausanne* sont également disponibles via Scriptorium. **> scriptorium.bcu-lausanne.ch**



Le premier numéro de *l'uniscope*, 14–24 avril 1988

En page 15, un article sur Stefanie Brilon, postdoctorante qui travaille, dans le cadre d'un projet FNS, sur le lien entre concurrence fiscale et beauté du paysage.

Ce mois, la rubrique *Vu d'ailleurs* (page 16) est consacrée à Antoine Compagnon, professeur au Collège de France, qui prononcera à l'UNIL deux conférences en mars. Ce spécialiste de Montaigne et de Proust évoque notamment la « guerre littéraire ».

Campus durable



UNIPOLY – association du campus pour le développement durable – et Slow Food Vaud organisent une Disco soupe le 10 avril prochain sur la place de l'Europe à Lausanne entre 15h et 19h, un événement sans but lucratif ayant pour objectif la sensibilisation au gaspillage alimentaire. Accompagnés de musique jouée par des groupes régionaux, des membres de l'association lavent, coupent, épluchent des légumes récupérés chez des maraîchers et agriculteurs de la région. La musique attire les curieux, ils sont encouragés à participer au projet.

BRÈVES



LE GOÛT, COMMENT ÇA MARCHE?

La théorie voulant que les goûts soient perçus à des endroits précis de la langue est une légende urbaine. Le 7 avril à 18h45, un premier atelier pour connaître la vérité, tester, saliver, grimacer et faire travailler papilles et méninges.

Deux soirées (28 avril et 5 mai) suivront pour explorer plus particulièrement la saveur « amer ».

Inscriptions jusqu'au 30 mars sur le portail ALUMNIL : www.unil.ch/alumnil.

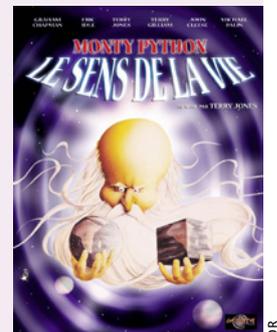
L'ART ET LE SPORT AU MUSÉE OLYMPIQUE

Des corps demi-nus livrés avec naïveté à la caméra, des sourires enjoués, des athlètes et des spectateurs saisis dans le mouvement, à la dérobée: ces extraits de deux films des Russes D. Vertov et M. Kaufman sont à savourer au Musée olympique, si l'on prend le temps de s'asseoir devant ces images d'autrefois. Avec *« Les avant-gardes russes et le sport, 1920-1936 »*, le professeur François Albera et ses collègues Cécile Pichon-Bonin et Daniel Girardin ont monté une exposition rare sur les médias de reproduction qui oscillent alors entre propagande et expérimentation. Il s'agit pour Malévitch, Rodtchenko, Klucis, Stepanova... de mettre en scène le sport et les loisirs démocratisés. L'URSS donne à voir ses ambitions et les artistes sont au rendez-vous. On libère les corps féminins et masculins, on croque la vie... avant que la dictature ne lamine les idéaux. A voir jusqu'au 11 mai.

CINÉMA EN LIVES

Le pôle de recherche national LIVES s'est associé à la Cinémathèque suisse pour proposer un

cycle de films autour de la notion de parcours de vie. De *La Ballade de Narayama* le 5 mars à *The Devil and Daniel Johnston* (28 mai) en passant par *Monty Python: The meaning of life*



le 30 avril, autant de films qui permettent de se questionner sur la vulnérabilité de l'individu. Chaque séance est suivie d'un débat avec des chercheurs de l'UNIL et de l'EPFL, où les films seront projetés en alternance.

Le professeur Philippe Kaenel est le commissaire scientifique de la grande exposition qui vient de s'ouvrir au Musée d'Orsay. Visite guidée dans l'œuvre protéiforme d'un génie qui ne s'ignore pas et dont la réception connut des hauts et des bas : Gustave Doré.

Gustave Doré, quels talents!

Nadine Richon

Créatures fantastiques, ambiances oniriques mais aussi précision documentaire dans la description des personnages bibliques ou issus des bas-fonds de la grande cité, points de vue originaux sur des sujets classiques, scènes d'action, paysages écossais, suisses, gravure, peinture, sculpture, vignettes et œuvres monumentales... Rien n'arrêtait Gustave Doré. Né en 1832 en Alsace dans un milieu petit-bourgeois, caricaturiste et illustrateur parisien dès l'âge de 15 ans, célèbre en France, en Angleterre – la famille royale achète ses toiles – et bientôt aux États-Unis, où il sera un jour le maître à penser posthume de... Walt Disney, bien reçu dans les milieux du pouvoir mais provocateur sur le plan artistique, explorateur de toutes les techniques, autodidacte, ami des écrivains et des poètes contemporains ou disparus dont il illustre les œuvres, arriviste, riche, amant de Sarah Bernhardt et d'autres femmes mais fils de sa mère avant tout, souffrant, déprimé, Gustave Doré est mort à 51 ans, jeune, dirions-nous aujourd'hui.

Professeur à la Faculté des lettres, Philippe Kaenel tisse depuis quatre ans les fils de son exposition sur l'œuvre protéiforme de Gustave

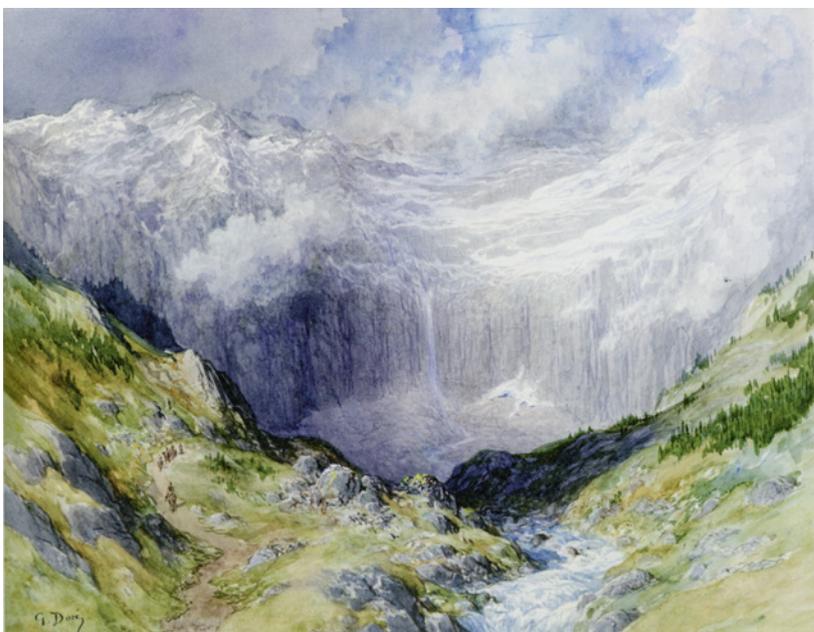
Doré, dont il est l'un des plus éminents spécialistes. Cette recherche est liée à des enseignements donnés au sein de la section d'histoire de l'art, qui invitent les étudiantes et étudiants à interroger la culture visuelle contemporaine.

Initialement prévu aux Galeries nationales du Grand Palais, le projet a été repris par le Musée d'Orsay, issu il y a trente ans du mouvement de « révision » de l'histoire de l'art du XIX^e siècle, en collaboration avec le Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa. « La dernière rétrospective de l'œuvre remonte déjà à 1983 », rappelle Philippe Kaenel, qui a construit avec son collègue Edouard Papet, conservateur en chef de la sculpture au Musée d'Orsay, un parcours d'exposition sur deux espaces afin de pouvoir mettre en valeur toutes les facettes de cette œuvre, y compris « les grosses machines spectaculaires » logées au rez-de-chaussée. Des pièces monumentales venues pour certaines depuis les États-Unis. En parallèle, Philippe Kaenel a contribué au projet de mise en ligne de l'œuvre par la Bibliothèque nationale de France, exposition virtuelle venant appuyer la redécouverte de cette « figure centrale des cultures visuelles du XIX^e siècle » : une première en la matière (expositions.bnf.fr/orsay-gustavedore).

« Gustave Doré a abordé toutes les techniques de son temps et nous pouvons à travers lui étudier l'art du XIX^e siècle pour comprendre les critères d'évaluation du champ artistique. L'un des enjeux de l'exposition est de resituer Doré dans cette histoire de l'art dont il a été largement exclu, qui reconnaît la « modernité » de Manet, par exemple, mais qui réduit Doré à son talent d'illustrateur », explique Philippe Kaenel. Ce sera la tragédie de sa vie et il tentera de compenser ses insuccès dans le domaine du « grand art » en ouvrant à Londres un lieu d'exposition à son nom, la « Doré Gallery ». Celui qui a débuté sa carrière dans le *Journal pour rire* se rêvait en peintre sérieux. Il s'est ainsi attaqué aux sujets religieux, historiques et mythologiques de la culture occidentale, souvent dans des formats considérables. Or, l'art en grand n'est pas nécessairement du « grand art » et l'apparente facilité de l'artiste, sa force de travail, son originalité réelle ou affichée, ses audaces visuelles ont parfois agacé ses contemporains. Des précisions à découvrir dans le somptueux livre de l'exposition, *Gustave Doré (1832-1883). L'imaginaire au pouvoir*, dont Philippe Kaenel a dirigé la publication (Musée d'Orsay-Flammarion).

Un don précieux

Enfant prodige prenant très jeune le relais économique de son père décédé, Doré possédait un ego démesuré entretenu par son entourage, notamment une mère qui le traite à 9 ans de génie. Son ami romancier Théophile Gautier, dont il a illustré *Le Capitaine Fracasse*, trouve en lui « une qualité si rare aujourd'hui, que nous n'avons pas le courage de lui reprocher des lacunes et des imperfections, de peur qu'en cherchant à se corriger le jeune artiste n'altère ce don précieux. – Cette qualité, nommons-la tout de suite, c'est l'imagination. » Mise au service des grandes œuvres littéraires qu'il va illustrer, cette faculté fera beaucoup pour sa notoriété immédiate et pour



Excellent grimpeur, Gustave Doré avait une passion pour la montagne, ici le *Cirque de Gavarnie* dans les Pyrénées. Aquarelle sur carton, Lourdes, Musée Pyrénéen, en dépôt au musée des Beaux Arts de Pau. Reproduction tirée du catalogue de l'exposition.

les échos de son œuvre au XX^e siècle, dans la bande dessinée et surtout le cinéma depuis ses origines jusqu'aux récentes adaptations du *Seigneur des anneaux* ou de *Harry Potter*.

« Personne dans l'histoire de la culture occidentale n'a autant mis en images la littérature, commente Philippe Kaenel. Sa *Bible* est une référence visuelle. Son *Don Quichotte* fait date. Sans oublier ses illustrations de Dante, Rabelais, des *Contes* de Perrault ou des *Fables* de La Fontaine... » A n'en pas douter, Gustave Doré n'a pas dit son dernier mot, lui qui repose au Père-Lachaise et dont l'œuvre s'expose en ce moment au Musée d'Orsay.

Entrez dans le rêve

Enfant rêveur, immergé très tôt dans la contemplation d'une nature à la fois sublime et inquiétante, Gustave Doré sera un artiste inspiré par les mondes imaginaires, les mythes chrétiens, patriotiques, littéraires, citadins, alpins... L'exposition actuelle au Musée d'Orsay nous invite à pénétrer dans ces multiples univers en commençant par les œuvres picturales magistrales comme *Le Christ quittant le prétoire* et saisissantes comme *Les Saltimbanques*, les sculptures poignantes telle cette jeune mère brandissant son enfant alors qu'elle se tient en équilibre précaire sur la pointe de ses pieds encerclés par un serpent, ou imposantes comme cette *Gloire étouffant le Génie* – un nu masculin

impeccable enlacé et poignardé par une géante virile... Au passage, on peut admirer *Le Temps fauchant les amours*, un petit bronze doré et ciselé témoignant de son goût pour les angelots agglutinés, en l'occurrence sur une pendule sphérique.

Autre espace réservé à cette exposition : on pénètre alors dans l'univers d'un artiste hanté par les fantômes de son temps, les pauvres observés dans les dédales londoniens, la France en blanche femme ailée blessée par l'aigle noir prussien, sans oublier le Doré illustrateur de Perrault, Coleridge, Cervantès, Rabelais... Son bébé Pantagruel, veillé par de monstrueux parents et accueillant un troupeau de vaches dans son berceau au bord duquel s'agrippent de petits humains courtisans, est peut-être l'une des rares visions amusantes livrées par le peintre Doré. Le monde biblique est sombre, *l'Enfer* de Dante est, comme il se doit, monstrueux. Une dernière salle éblouit par la beauté des paysages, le profond mystère des lacs écossais et des sommets alpins adoucis par leur inscription sous un ciel étoilé ou subtilement coloré par les rayons d'un soleil naissant ou couchant. Le silence du monde après l'orage, la beauté sur la terre après la stupeur, le bruit et la fureur des passions humaines.

Peut-être ne faut-il pas radicalement différencier ces deux dimensions, celles de la nature et de la culture, car un point commun semble émerger : le monde de Doré est contrasté, détaillé, foisonnant, luxuriant, déroutant, insaisissable. Il fallait bien une telle exposition pour sonder les lignes de fuite d'un univers qui sollicite depuis un siècle et demi l'imagination des créateurs et des spectateurs dans toute leur diversité.

➤ **Exposition Gustave Doré (1832-1883).
L'imaginaire au pouvoir.
Musée d'Orsay, Paris, jusqu'au 11 mai 2014
Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa,
du 13 juin au 14 septembre 2014**



Pour Philippe Kaenel, professeur d'histoire de l'art, le but de cette rétrospective n'est pas de « faire l'apologie du grand artiste méprisé, mais de relancer la réflexion sur lui ». F. Imhof@UNIL

Entre Jaccottet et José-Flore Tappy, un lien : la poésie. F. Imhof © UNIL



José-Flore Tappy, dans l'antre de la poésie

Elle collabore à l'édition en Pléiade de l'œuvre de Philippe Jaccottet, tout en poursuivant sa propre activité poétique. Rencontre avec José-Flore Tappy, une écrivain qui aime en questionner d'autres pour se trouver elle-même.

Cynthia Khattar

Elle ne veut pas se faire remarquer, dans l'ombre d'autres plumes ou entre les murs de l'Université. Mais José-Flore Tappy est bien là. De grands yeux brillants derrière ses lunettes de vue. Présence poétique qu'elle impose sans s'imposer. Même s'il faut insister un peu, y consacrer assez de temps ; dans le tumulte du quotidien, parmi des voix qui s'élèvent plus fortement, on peut encore percevoir le bruissement de la poésie.

Sur l'œuvre d'autres auteurs, José-Flore Tappy ne tarit pas. Elle se montre en revanche beaucoup moins diserte quand il s'agit de ses propres écrits. « J'ai l'impression d'avoir en-vahi de ma personne un entretien que j'aurais

aimé consacrer au travail sur Jaccottet », nous écrira-t-elle à l'issue de notre rencontre. Crainte infondée. Sur elle on apprendra si peu, ou peut-être était-ce l'essentiel ?

Un temps pour chaque chose

José-Flore Tappy est à la fois poète et collaboratrice scientifique au Centre de recherches sur les lettres romandes (CRLR). Écrire soi-même, réfléchir à l'écriture d'autrui, deux états d'esprit, qui se rejoignent pourtant. L'ancienne étudiante en lettres à l'UNIL a toujours su les distinguer. Même s'ils s'enchevêtrent, il y a un temps pour chaque chose.

En l'occurrence, c'est son activité de critique que José-Flore Tappy souhaiterait mettre

en évidence. La poésie en pause. Depuis quelques années, une grande partie de son temps est en effet accaparé par la préparation de l'édition des œuvres de Philippe Jaccottet en Pléiade (voir ci-contre). Poète francophone majeur, l'auteur originaire de Moudon et désormais établi dans la Drôme provençale occupe une place particulière dans la vie de José-Flore Tappy. Il fait partie de ceux qui l'ont sensibilisée à la poésie. Elle a 17 ans quand elle et ses amis de l'époque découvrent *Airs*, un recueil qui les enthousiasme. « C'était du jamais vu pour nous. Il nous a transportés ! » Sans savoir qu'un jour elle travaillerait sur son œuvre, elle lit un à un chacun de ses livres : « Depuis, il n'a jamais cessé de m'accompagner. »

Aller vers soi

Lorsque José-Flore Tappy commence elle-même à écrire, au gymnase puis pendant ses études, c'est cependant à une autre figure tutélaire qu'elle soumettra ses premiers textes : la poète lausannoise Anne Perrier, alors domiciliée au pont Bessières, à deux pas de l'Université. S'ensuivront trente années d'échanges et d'amitié. « Elle a été un guide, une compagne en poésie qui m'a aidée à aller vers moi-même. »

Par la suite, son parcours universitaire va enrichir José-Flore Tappy. L'influencer ? « Les études ne sont pas un bagage compact et lourd qu'on emporte avec soi. Plutôt des gouttes qui nourrissent la terre, petit à petit. » Au début, elle redoute certaines lectures de peur de se perdre elle-même. « Quand on est jeune, on pense qu'en se repliant sur soi, on se protège des influences. Pourtant c'est l'inverse qui est vrai. Aller vers soi n'est pas une mince affaire, il faut d'abord aller vers l'autre. » La lecture l'a aidée à se construire, à s'affirmer, « loin des clichés et des facilités ».

Epure

« Les études m'ont apporté la clairvoyance critique. Non pour juger, mais pour apprendre à discerner. » Une clairvoyance à l'œuvre aujourd'hui quand il s'agit de questionner les archives de Philippe Jaccottet. Mais se plonger dans les manuscrits de l'écrivain donne aussi à José-Flore Tappy l'occasion de réfléchir à ses propres interrogations de poète.

« C'est presque rassurant de voir un auteur d'une telle envergure en proie au doute, de le voir chercher le ton, la mesure, l'évidence d'une phrase, pour ne publier finalement qu'un choix restreint de textes. » Une disproportion visible à l'œil nu. Près de 300 feuillets de notes lui auront été nécessaires pour aboutir aux quelques pages qui constituent la brève suite de poèmes intitulée *A la lumière d'hiver*. Un manuscrit peu corrigé mais maintes fois recommencé. « Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la poésie n'est pas le fruit d'une rêverie. Le poète est un ouvrier à sa table. »

Est-ce de Jaccottet ou de ses propres écrits que parle José-Flore Tappy ? Peut-être des deux à la fois. « Je travaille énormément avant d'oser lâcher un texte, et je publie rarement. » Ce qui ne l'aura pas empêchée de se voir décerner le Prix Schiller en 2007 pour son recueil *Hangars* et pour l'ensemble de son œuvre.

Si elle avoue écrire peu (« écrire n'est pas toujours une nécessité »), elle se consacre néanmoins à son travail universitaire avec la même exigence intérieure que pour ses écrits personnels. « Je m'investis tout entière. Avec le même besoin de justesse qu'en poésie. »

Hors du temps

Ce travail d'édition des œuvres de Jaccottet en Pléiade, qui l'a requise sans concessions, a mis entre parenthèses sa propre poésie. Mais elle la retrouvera comme si elle l'avait quittée hier. « Je sens le temps qui passe, dans ma vie et celle des autres, et le sens parfois cruellement. Mais l'écriture est un espace miraculeux où je me retrouve telle que je me suis quittée, ni plus âgée ni plus jeune, hors des atteintes du temps. »

Jaccottet dans la Pléiade

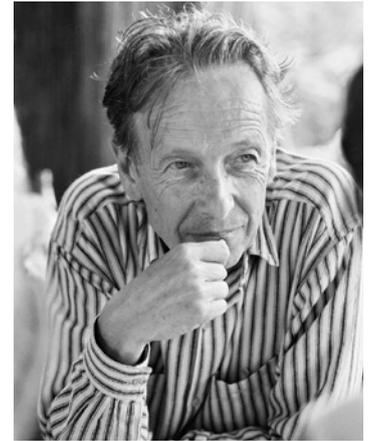
L'œuvre de l'un des poètes les plus importants d'aujourd'hui est publiée dans la prestigieuse collection Pléiade. Une publication remarquable à plus d'un titre.

C'est un événement. Le poète vaudois Philippe Jaccottet, 88 ans, fait son entrée dans la bibliothèque de La Pléiade (Gallimard). « Rares sont les auteurs qui ont l'honneur d'y être publiés de leur vivant », explique José-Flore Tappy, qui collabore depuis cinq ans à ce travail d'édition « très exigeant mais qui requiert une belle discipline ».

Sous l'égide du Centre de recherches sur les lettres romandes (CRLR), José-Flore Tappy avait déjà élaboré une exposition consacrée au poète en 2005 à la BCU. Elle a également édité au sein de Gallimard, dans les cahiers de la NRF, deux Correspondances de Jaccottet. Le poète l'a donc choisie assez naturellement pour le travail scientifique, et son traducteur Fabio Pusterla pour la préface. Elle s'est associée, d'entente avec le poète, deux autres collaborateurs : les chercheurs français Hervé Ferrage et Jean-Marc Sourdillon, tous deux auteurs d'une thèse sur Jaccottet, rejoins la dernière année par Doris Jakubec, spécialiste de littérature romande et lectrice de longue date de cette œuvre.

Hormis le sommaire et la chronologie, qui ont été établis en collaboration avec lui, Jaccottet « n'a jamais cherché à contrôler nos recherches, confie José-Flore Tappy. Il nous a laissés travailler en toute indépendance. Nous avons entretenu des échanges réguliers, mais

rencontre-lecture avec Philippe Jaccottet et ses éditeurs, lundi 24 mars à 19h, théâtre de Vidy, Lausanne (complet)



©Isolde Ohlbaum

plutôt par amitié, pour prendre de ses nouvelles et maintenir un lien de confiance. »

Fait rare également, Philippe Jaccottet a déposé l'intégralité de ses archives à la BCU. Les chercheurs les ont consultées très librement pour tenter de remonter le fil de la création. « C'est un matériel précieux, mais terriblement muet si on ne lui pose pas de bonnes questions. Le monde des archives est d'un accès très difficile. » Il faut aller découvrir ces centaines de feuilles manuscrites, de poèmes dactylographiés puis maintes fois corrigés pour mesurer l'écart entre le travail d'un auteur et le livre accompli.

Le volume de La Pléiade s'achève sur le petit texte en prose *Couleur de terre*, écrit par le poète alors que se préparait l'édition. « Un long parcours s'ouvrant sur une prose minuscule, sans bruit et sans éclat, en pure densité. Une belle image pour représenter l'œuvre de Jaccottet », conclut José-Flore Tappy.

« Chemins imprégnés de la vie de ceux qui les avaient lentement tracés, chemins écrits par le temps sans aucune violence dans la terre, ainsi que l'eau ailleurs en creuse avec patience et sans blessures. »

Philippe Jaccottet, extrait de *Couleur de terre*, 2009

Les « gentils méchants » du labo antidopage

L'équipe du Laboratoire suisse d'analyse du dopage était à Sotchi pour veiller au bon déroulement des tests. Mais que se passe-t-il le reste de l'année entre les murs du labo à Lausanne? Un business comme un autre, entre grandes contraintes et petits tracas.

Cynthia Khattar

Ce qui frappe lorsqu'on pénètre dans le Laboratoire suisse d'analyse du dopage (LAD) à Lausanne, c'est que, même rempli de scientifiques, le lieu ne ressemble pas à un labo. Pas de blouse blanche pour les responsables du LAD, mais des bureaux, chacun devant son ordinateur.

Dans les coulisses des cas médiatisés de sportifs dopés, le monde de l'antidopage constitue en fait un vrai marché. Une trentaine de laboratoires à travers le monde se battent pour décrocher les contrats de compétitions à contrôler. Leurs clients: les fédérations de sport. Aussi bien la FIFA que de petites organisations moins connues.

Le directeur du LAD, Martial Saugy, doit d'ailleurs régulièrement troquer son képi de « méchant flic du sport » contre une casquette de chargé des relations publiques pour partir en quête de nouveaux clients. « Nous ne recevons aucune subvention fédérale, précise le directeur, récemment nommé professeur associé de l'UNIL au Centre universitaire romand de médecine légale. Même si nous avons la chance de faire partie d'un institut

et d'un département du CHUV, ce qui nous aide à joindre les deux bouts. »

A qui profite le crime?

Pourtant d'après Sylvain Giraud, le responsable qualité du labo, « 2013 est notre meilleure année ». Le nombre des analyses a augmenté de près de 25% par rapport à l'année précédente. L'antidopage est un business, mais ce ne sont pas les laboratoires qui en profitent. Prix d'un échantillon facturé aux clients: 60 francs pour du sang, de 150 à 1000 pour de l'urine. Mais le coût de l'analyse elle-même telle qu'elle s'effectue au LAD ne représente que de 1 à 10% du prix total. C'est le transport des échantillons et le prélèvement qui coûtent le plus cher.

« J'étais venu travailler ici pour l'argent, je me suis trompé! Nous travaillons à perte », plaisante Neil Robinson, le superviseur du laboratoire, qui compte une vingtaine de collaborateurs. Anglo-Suisse et pull à capuche, celui qui se destinait plutôt à une carrière dans l'enseignement secondaire tâte lui aussi le terrain des relations publiques pour le LAD.

Mais l'équipe du LAD aime le côté « Sherlock Holmes du sport » et cet aspect « palpitant »

d'un laboratoire où la recherche peut directement s'appliquer. « C'est excitant lorsqu'on connaît un succès », concède Neil Robinson. Pas tant pour la révélation d'un cas positif que pour le développement de nouvelles techniques qui permettent de faire avancer la lutte. Le superviseur, responsable des analyses sanguines, d'EPO et d'hormonologie, tient d'ailleurs abso- lument à nous présenter à l'écran le passeport biologique de l'athlète, récemment entré en vigueur. Un dispositif développé par le LAD qui vise à mieux contrôler les sportifs par le biais de tests sanguins réguliers.

La menace WADA

Il y a l'excitation de l'innovation, mais aussi la tension au quotidien. La World Anti-Doping Agency (WADA) veille à ce que tous les laboratoires satisfassent à des standards de qualité rigoureux. A l'étage du dessous, on découvre enfin le vrai labo et tout l'appareillage qui permettra de déceler les cas de dopage. Mais à regarder la technicienne Violette Allora déballer en souriant les colis d'échantillons et effectuer la première phase de *screening* de leur analyse, on pourrait croire que les manipulations ressemblent à celles qui se pratiquent dans n'importe quel laboratoire scientifique. Jaune pâle, jaune foncé, orange ou même rosé. Les flacons remplis d'urine paraissent même plutôt jolis vus d'ici. Sauf qu'au LAD le moindre faux pas peut coûter cher. Une erreur, même infime, et le laboratoire court le risque de perdre sa licence.

Prenez par exemple le formulaire à remplir lors du contrôle des échantillons. « L'un de nos plus grands soucis », révèle Nicolas Jan, répondant informatique du labo. Il suffit en effet d'une inexactitude d'une minute dans l'indication de l'heure de réception, d'une simple inversion de chiffres, et c'est tout le processus qui risque d'être invalidé. C'est évidemment sur la base de ce type d'imprécisions que les avocats des athlètes concernés vont pouvoir construire toute leur défense lorsqu'un échantillon s'avère positif au test. Ce qui représente environ 2 à 3% des échantillons par année. « Il nous faudrait des

LE LAD EN QUELQUES DATES

1990: création du Laboratoire suisse d'analyse du dopage à Lausanne, suite à la fermeture du laboratoire de Macolin, situé au sein de l'Ecole fédérale de gymnastique. Le LAD se nomme alors Unité d'analyse du dopage (UAD) et est rattaché à l'Institut universitaire de médecine légale.

1992: à la suite de l'obtention de son accréditation par le Comité international olympique (CIO) en 1991, le LAD reçoit ses premiers échantillons à analyser.

1997: l'UAD devient le LAD et organise les tests sanguins des principales courses cyclistes.

2001: les cas positifs à l'EPO sont détectés pour la première fois à Lausanne.

2002: les premiers tests sanguins dans le football sont effectués par le LAD à l'occasion de la coupe du monde Japon-Corée.

2006: création de l'association Stop-Doping dans le but de soutenir des projets de recherche et des programmes d'éducation contre le dopage.

2014: entrée en vigueur du passeport biologique de l'athlète, dispositif développé par le LAD.



Ancien athlète lui-même, Martial Saugy a commencé sa carrière en tant que biochimiste au Laboratoire de toxicologie analytique de l'Institut universitaire de médecine légale. F.Imhof@UNIL

cours de rhétorique!» confie Sylvain Giraud, qui doit parfois défendre son avis d'expert durant un procès. «Nous sommes des scientifiques. On n'a pas appris à bien s'exprimer.»

Sylvain Giraud, scientifique ou avocat? «PhD en sciences. Mais si j'avais su ce que je ferais ici, j'aurais vite arrêté mes études!» explique avec sincérité le responsable qualité. Ce que confirme, assis devant son ordinateur, Norbert Baume, responsable scientifique au LAD après un PhD en sciences de la vie. «On fait beaucoup d'administratif ici, d'autres choses que celles qu'on a apprises à l'université.»

Laboratoire à visage humain

«Les services d'un avocat spécialisé dans le domaine nous seraient d'une très grande utilité», concède Martial Saugy, qui réfléchit à des possibilités de subventionnement lui permettant d'agrandir son équipe.

En attendant, ses collaborateurs doivent pouvoir s'adapter à toutes les situations. «Il y a

des tâches ingrates que personne ne veut faire et que donc on fait mal», explique l'apprenti avocat Sylvain Giraud, en ce moment plongé dans les frigos avec Neil Robinson pour retrouver 300 échantillons mal préparés par une stagiaire. Une petite inattention qui fait déjà planer la menace WADA.

C'est peut-être cela que Martial Saugy, revenu de sa pause de midi passée à jogger, définit comme «un laboratoire où l'on développe l'aspect humain». Affichée au mur de son bureau, une «place de l'EPO – eau, pastis, orgeat» fait sourire. Méchant flic, vraiment? «On est de gentils méchants.» Selon lui, les mentalités sont en train de changer. «Il y a dix ans, la notion d'éthique n'avait pas trop de sens, aujourd'hui elle est devenue cruciale. Peut-être qu'on passera bientôt du côté des gentils.»

Plutôt loquace, celui qui s'est parfois comparé à un «Don Quichotte du dopage» met en avant l'aspect émotionnel du sport. «Au-delà du bling-bling, c'est un milieu qui bouge

beaucoup, où les sentiments sont exacerbés.» Pour le meilleur comme pour le pire. On pense à l'affaire Lance Armstrong, durant laquelle Martial Saugy a été soupçonné d'avoir laissé passer un contrôle positif du cycliste. Le LAD a frôlé une sanction par la WADA. «Le risque, j'y ai goûté», répond le Don Quichotte de manière évasive. Ceux qui me connaissent savent que c'est l'une de mes caractéristiques: je préfère ça à la sécurité du fonctionnaire.»

A Sotchi, Martial Saugy a eu pour tâche de veiller à la fiabilité d'un laboratoire russe qu'on soupçonne d'être peu crédible. «Oui, c'est un milieu surréaliste. Mais j'ai plus de plaisir à côtoyer des sportifs, même dopés. C'est moins glauque que les overdoses que doivent gérer les scientifiques médico-légaux.»

Découvrez les magazines de l'UNIL sur vos tablettes et smartphones



L'uniscope et Allez savoir! se déclinent désormais en versions iPad et iPhone. Par rapport à leur version imprimée, leur contenu est enrichi par des galeries photographiques supplémentaires, ainsi que par des vidéos.

Disponibles dans l'App Store.

Unil
UNIL | Université de Lausanne

Extrait du journal du CI **Ligne graphique web, vidéos, réseaux sociaux : trois domaines dans lesquels l'UNIL s'adapte aux évolutions de la communication digitale.**

L'UNIL actualise sa présence en ligne

Pascal Waeber

Il n'est jamais simple d'apprécier la globalité d'un tableau si on est attentif surtout à ses détails, sans prendre un certain recul. Ceci s'applique également à la perception de la présence en ligne de notre institution :

- en 2011, les vidéos de présentation de l'ensemble des masters de l'UNIL
- en 2012, l'annonce d'une mise à jour du système de gestion des sites web Jahia
- en 2013, l'ouverture d'une page Facebook officielle.

Même si ces thèmes semblent a priori sans lien direct entre eux, ils font pourtant bel et bien partie d'un même mouvement d'évolution de la communication digitale à l'UNIL. La vague du web 2.0 née au milieu des années 2000 a fait exploser le nombre de canaux de diffusion en ligne, remplaçant les sites monolithiques par des présences multiples (réseaux sociaux, vidéos, podcasts) et multiécrans (tablettes, smartphones...).

Sites web institutionnels : en 2014, le printemps de Jahia

À l'occasion d'une mise à jour logicielle majeure, la ligne graphique datant de 2007 subira un lifting qui apportera les nouveautés suivantes :

- allègement graphique de l'en-tête et du pied de page
- image en page d'accueil au format panoramique, avec option de diaporama
- choix possible entre vidéo et image en page d'accueil
- mise en valeur des rubriques « Événements » et « Actualités »
- liens facilités vers les réseaux sociaux
- affichage amélioré sur tablettes et smartphones.

Vidéo : « Image is the new text »

Ce titre qui parodie la sempiternelle prédiction des journalistes de mode (« Brown is the new black ») illustre la croissance phénoménale de la vidéo sur Internet : Youtube

est le deuxième moteur de recherche le plus utilisé après Google, et à chaque minute ce site s'enrichit de plus de cent heures de vidéos supplémentaires.

Les vidéos mises en ligne à l'UNIL se répartissent en quatre catégories : promotionnelle, événementielle, pédagogique et documentaire. Hébergement sur un site de partage ou sur un serveur UNIL, chacune de ces solutions présente des avantages : Youtube permet à des personnes qui ne fréquentent pas forcément nos sites web de nous connaître, alors que l'hébergement UNIL permet quant à lui de rendre les vidéos accessibles même pour les visiteurs provenant d'administrations ou d'entreprises qui censurent l'accès à Youtube.

Réseaux sociaux : « From zero to hero »

Notre université a été l'une des premières en Suisse à créer sa chaîne Youtube (2009) avant d'étendre sa présence officielle à Twitter

(2010), Instagram (2012) et Facebook (2013). Elle ne s'est pas pour autant assoupie dans cet intervalle de temps, faisant ses débuts sur Twitter en 2010 et sur Instagram en 2012. Vus comme des gadgets pour adolescents il y a quelques années encore, les principaux réseaux sociaux sont maintenant devenus « the place to be », des outils de dialogue et d'échange, en complément indispensable des sites web traditionnels.

L'emploi des réseaux sociaux à l'UNIL a un effet de bord : une décentralisation partielle de la communication, puisque enseignants, chercheurs et étudiants peuvent s'exprimer directement. Même si l'annonce d'une fête à Zélig n'est pas une communication institutionnelle, vue à travers les réseaux sociaux, elle participe tout de même à la construction de l'image de l'UNIL et de la vie sur le campus. Les amateurs de bière ne sont pas les seuls présents sur les réseaux sociaux, les chercheurs y sont de plus en plus nombreux (et les chercheurs amateurs de bière sans doute également).



© Halfpoint_Fotolia.com

Lisez l'article complet sur :

 unil.ch/cinn



Libres de réduire notre consommation

Le 20 mars, une journée « sans viande » est organisée sur les campus de l'UNIL et de l'EPFL par l'association Unipoly. L'occasion de s'interroger sur la notion de liberté de consommation et son impact sur le climat avec Augustin Fragnière, qui achève une thèse sur la question.

Sophie Badoux

V viande suisse, et tout le reste n'est que garniture? Oui, manger local est une bonne chose pour l'environnement. Et supprimer la viande de nos assiettes n'est pas à l'ordre du jour, car l'élevage fait vivre des centaines de millions de personnes dans le monde et représente une source de protéines importante. Mais une réflexion à son sujet s'impose. L'industrie de l'élevage est responsable de 14,5% de toutes les émissions de gaz à effet de serre d'origine humaine, selon un rapport de la FAO (Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture) paru en septembre 2013. C'est plus que les émissions dues à l'ensemble des transports sur la planète. Avec l'augmentation de la population mondiale et celle de la consommation de viande dans les pays émergents, ces chiffres pourraient doubler au cours des quarante prochaines années. En 2012 en Suisse, chaque habitant a consommé en moyenne

plus de 51 kilos de viande (la moyenne mondiale se situant autour des 37 kilos par personne par an). Produire de la viande non seulement pollue et utilise de grandes quantités d'eau mais tarit également les ressources calorifiques mondiales puisque la moitié de la production céréalière sert à nourrir le bétail. Au total ce sont 30% des terres émergées qui sont dédiées aux fourrages animaux. « Cela représente environ le triple de la surface urbanisée de la planète, observe Augustin Fragnière, assistant diplômé à la Faculté des géosciences et de l'environnement. Si l'on arrivait à stabiliser la consommation de viande au niveau de l'an 2000, cela rendrait disponibles 400 millions de tonnes de céréales par an en 2050, de quoi nourrir 1,2 milliard d'individus! »

Un jour pour réfléchir

S'il y a une habitude à changer en faveur du climat et du partage des ressources, c'est donc bien celle de la consommation de viande.

Jacques Boesinger, étudiant de master en environnement à l'EPFL et chargé de l'organisation de la journée sans viande, a lui rédigé un travail académique sur le cycle de vie de l'EPFL montrant que la consommation de viande est l'impact le plus important sur l'environnement du campus. « Bien sûr qu'une seule journée sans viande ne va pas révolutionner les choses, mais nous espérons surtout sensibiliser les gens à cette problématique et leur montrer que leur comportement a un impact direct sur leur lieu de travail et d'étude. »

Le 20 mars 2014, aucune des cafétérias de l'UNIL et de l'EPFL ne proposera de plat contenant de la viande. Les sandwiches au jambon ou le poisson seront tout de même présents sur les rayonnages. « Les restaurateurs sont très sensibles sur ces points et ont peur des réactions de leurs clients. Nous essayons de ne brusquer personne tout en rappelant l'importance de nos habitudes alimentaires. » L'EPFL a déjà signé pour quatre journées sans

« LE CLIMAT ENTRE NOS MAINS »

Après une étude pilote lancée au Génopode avec quarante participants, le dicastère durabilité de l'UNIL veut profiter de la journée sans viande pour promouvoir un nouvel outil de calcul des émissions de CO₂ sur le campus. Le site du « climat entre nos mains », mis sur pied par *La Revue Durable*, permet actuellement à tout un chacun de faire son bilan d'émissions de gaz à effet de serre et d'obtenir des conseils personnalisés pour les réduire. L'UNIL souhaite adapter cet outil à sa communauté pour obtenir des statistiques sur les habitudes des étudiants et des collaborateurs et les faire bénéficier de conseils adaptés à leur environnement.

Par ailleurs, un bilan carbone complet de l'institution est en cours de réalisation. Il permettra de connaître les secteurs dans lesquels il est prioritaire d'agir (consommation de papier, alimentation, transport, etc.).

www.unil.ch/durabilite
www.leclimatentrenosmains.org

viande par année, alors que l'UNIL attend le résultat de la version-test du 20 mars pour décider de la suite. A Géopolis et à l'Unithèque, des membres d'Unipoly tiendront des stands pour expliquer leur démarche. Ils présenteront également un nouvel outil de calcul des émissions de CO₂ que le dicastère durabilité souhaite implanter à l'UNIL (*lire encadré*).

Liberté ou tyrannie du choix?

Reste que limiter la consommation de viande est un changement culturel important qui ne peut se mettre en place que lentement. Certains diront que ne pas pouvoir manger de la viande quand ils en ont envie limite leur liberté. Dans sa thèse intitulée *Ecologie et liberté: libéralisme versus républicanisme*, Augustin Fragnière présente des arguments pour répondre à ce genre de critiques.

« Notre société promeut des concepts d'économie libérale qui encensent la liberté de choix. J'ai travaillé à montrer qu'il existe des alternatives à cette conception de la liberté en utilisant les outils de la philosophie politique appliqués à l'écologie. » Pour exercer pleinement son libre arbitre, l'humain ressent le besoin d'avoir certains choix à disposition, mais ceux-ci se situent plutôt au niveau des choix de vie (quel métier je veux exercer, quelle formation je vais pouvoir suivre, où je vais vivre, etc.) que des choix de consommation. « On peut mener une vie réussie sans pouvoir

opter pour 4000 sortes de voitures différentes ou de yoghourts, ou consommer de la viande tous les jours. Une réduction raisonnable du nombre de choix est quelque chose de tolérable », estime le jeune chercheur, qui, outre sa thèse, signe en ce début d'année aux côtés du professeur Dominique Bourg *Une anthologie de la pensée écologique*.

Aujourd'hui, les ressources naturelles sur lesquelles s'est construite notre société de consommation s'épuisent rapidement. Les choix à disposition vont donc naturellement être limités, questionnant ainsi notre conception de la liberté. Si un certain nombre de solutions techniques peuvent venir soulager les tensions liées aux contraintes qui pèsent sur les ressources, Augustin Fragnière estime que ce ne sera pas suffisant. Un véritable changement de société s'impose. Le doctorant a donc investigué deux grands courants de la philosophie politique – le libéralisme et le républicanisme – qui investissent la liberté de valeurs différentes.

« Les climato-sceptiques et de nombreux lobbys industriels souhaitent empêcher les régulations en faveur de l'environnement au nom de la sacro-sainte liberté, mais il est important de rappeler qu'il n'en existe pas qu'une seule conception. On peut tout à fait réguler sans réduire nos libertés. » Il s'agit alors de réduire la liberté de choix, sur laquelle se base le

libéralisme, et non pas la liberté d'agent, notion fondamentale du républicanisme. Pour les libéraux, la liberté étant synonyme d'absence de contraintes intentionnelles et d'origine humaine, la loi est par nature liberticide. Ce qui introduit un biais important dès lors que l'on souhaite parler de régulation environnementale. Au contraire, pour les républicains, ce qui compte, c'est la liberté du sujet humain. La multiplicité de choix à disposition n'est pas au cœur du système, mais il s'agit d'être maître de ses actions sans être soumis à la domination d'autrui. Une loi issue d'un processus démocratique et qui œuvre pour le bien commun n'est donc en rien une limite de notre liberté. Au contraire, elle y contribue en garantissant des droits et en protégeant les individus contre la domination. Mais Augustin Fragnière prévient: « Un cadre républicain n'offre pas la garantie de prendre la bonne décision. Par contre, il permet au moins d'imaginer des régulations pour l'environnement qui ne soient pas considérées comme des atteintes à la liberté individuelle. » Reste à espérer que les prochaines grandes conférences sur le climat sauront s'inspirer de ces arguments pour instaurer un changement urgent des mentalités.

Pour continuer la réflexion

La philosophe et sociologue slovène Renata Salecl a exploré la question de l'excès de liberté de choix que promeut notre société dans son essai grand public *La tyrannie du choix* (2012). Elle invite à repenser cette idéologie dominante dans tous les domaines de la vie quotidienne (partenaire amoureux, profession, apparence, consommation ou mode de vie). « Le capitalisme a toujours joué sur notre sentiment d'insatisfaction, [...] aujourd'hui, l'idée de choix s'est radicalisée: il n'est rien dans la vie qui ne soit une affaire de décisions à prendre soigneusement afin de s'approcher de l'idéal de bonheur et d'accomplissement que la société promeut. [...] Il en résulte une frustration et un sentiment d'échec lorsque les choses nous échappent. Ce que nous prenons pour de la liberté en devient aliénation ».

du 27 février au 8 mars

YVONNE, PRINCESSE DE BOURGOGNE

Conception et mise en scène Geneviève Guhl
De Witold Gombrowicz
Par l'ascenseur à poissons | cie

du 13 au 16 mars

COUVRE-FEUX

Mise en scène Ludovic Chazaud
De Didier-Georges Gabily
Par la Cie Jeanne Föhn

du 20 au 22 mars

JOUE-MOI QUELQUE CHOSE

Mise en scène Michele Millner
De John Berger
Par le Théâtre Spirale
Avec la participation
de l'Ensemble Bavaria - Ecublens

SAISON 13-14

UNICOM | Image: jmonzani.com

La Grange DE DORIGNY

Accès 10 min. du centre-ville
Métro m1 > arrêt UNIL-Mouline

Parking gratuit sur place
Accès chaises roulantes

Horaires ma-je-sa à 19 h
me-ve à 20 h 30
di à 17 h / lu relâche

Tarifs 20 CHF / réduit 15 CHF
étudiant 10 CHF

Abo de saison «Grande Faim»
plein 80 CHF / réduit 50 CHF
étudiant 30 CHF

Réservations 021 692 21 24

Programme complet:

www.grangededorigny.ch



Unil

UNIL | Université de Lausanne

Théâtre
La Grange de Dorigny

Un projet FNS Sinergia réunit les universités de Lausanne, Bâle, Lugano et Saint-Gall autour de la notion de fédéralisme fiscal en Suisse. Stefanie Brilon, postdoctorante à l'UNIL, travaille en son sein sur le lien entre concurrence fiscale et beauté du paysage.

Vue sur le lac toutes taxes comprises

Sophie Badoux

Une commune suisse bien située géographiquement peut-elle capitaliser les avantages naturels de son paysage et les répercuter sur son taux d'imposition? Telle est la question que se pose Stefanie Brilon, postdoctorante au Département d'économétrie et d'économie politique à la Faculté des hautes études commerciales (HEC) de l'UNIL. Elle travaille sur cette thématique avec le professeur Marius Brühlhart, requérant principal du vaste programme de recherche FNS Sinergia 2010-2016 sur le fédéralisme, qui réunit près de trente chercheurs de toute la Suisse. La Confédération, fabuleux laboratoire pour les scientifiques, permet de tester le fonctionnement du fédéralisme fiscal et politique et d'en extrapoler des théories possiblement applicables à d'autres types de fédérations comme l'Europe ou les Etats-Unis.

Plusieurs particularités rendent la Suisse propice à l'expérimentation : sa petite taille et la grande mobilité de sa population, son cadre institutionnel stable depuis plus de 150 ans, une décentralisation extrême avec des variations locales fortes entre les 26 cantons et les 2500 communes qui la composent, et enfin l'indépendance des cantons et des communes en termes de fixation des taux d'imposition. Seul bémol : les données liées aux finances publiques sont collectées par les cantons et donc peu centralisées. L'un des premiers buts du projet Sinergia est d'établir d'importantes bases de données. « Ces informations sont une mine d'or inexploitée, confie Marius Brühlhart. Grâce au soutien du FNS et à la solidité de notre projet, nous sommes les premiers chercheurs à avoir eu accès aux données anonymisées de l'impôt fédéral direct par contribuable. Quelque chose de tout à fait exceptionnel. » Des données qui ont permis de faire aboutir un premier projet de recherche sur l'impôt sur les successions, un sujet au cœur des discussions politiques actuellement puisqu'une initiative populaire souhaitant imposer les successions de plusieurs millions pour financer l'AVS a été déposée par la gauche et sera discutée au Parlement cet été. L'étude de Marius Brühlhart, qui doit être

publiée en mars dans le prestigieux *Journal of Public Economics*, a démontré que les gens âgés fortunés ne choisissent en principe pas leur lieu de résidence en fonction du taux d'imposition sur les successions, contrairement aux arguments politiques souvent avancés.

Mais revenons à nos montagnes. La corrélation entre le modèle de taxation et les atouts naturels d'un lieu peut-elle aussi expliquer la manière dont la population se distribue sur le territoire? Autrement dit,

les gens sont-ils prêts à déménager d'un canton à un autre à cause du taux d'imposition et de la beauté du paysage? Selon les théories classiques de la fiscalité, si une commune a un avantage naturel (par exemple une belle vue sur le lac), elle devrait avoir des impôts plus élevés, car on s'attend à ce qu'elle capitalise cet avantage. Vu sa beauté, ses habitants seraient également plus réticents à la quitter pour déménager dans une commune voisine simplement parce que les impôts y sont plus bas. A l'inverse, une commune moins bien lotie (par exemple sujette à des brouillards réguliers et une faible exposition au soleil) devrait posséder un système de taxes basses pour compenser ses désavantages. Sauf qu'en réalité on observe exactement l'inverse! Un paradoxe du point de vue théorique que Stefanie Brilon tente de démêler.

« Les localités entre Lausanne et Genève proches du lac ont les impôts les plus bas de la région lémanique, observe la chercheuse. Cela s'explique de plusieurs manières. D'une part, les communes dites « riches » n'ont pas intérêt à avoir des impôts élevés parce qu'elles



Stefanie Brilon tente de formaliser un modèle fiscal expliquant la corrélation entre impôts bas et paysage idyllique. F.imhof@UNIL

profitent moins de la redistribution et, d'autre part, elles sont moins enclines à investir pour le bien public. » En effet, ces dernières prônent plutôt un certain libéralisme économique avec un Etat peu interventionniste. Les prix de l'immobilier, plus élevés dans une commune « riche » pratiquant un taux d'imposition bas, favorisent aussi la venue d'habitants aisés, qui maintiennent une politique libérale. Pour formaliser un modèle théorique qui explique le phénomène – à savoir « pourquoi les riches se retrouvent toujours dans des endroits jolis » – Stefanie Brilon a commencé à lister certains critères pour « quantifier » et qualifier la beauté d'un lieu. L'accès à un lac, la propension au tourisme, l'exposition au soleil, la taille de l'agglomération, l'accès aux transports publics, la qualité des services publics, les conditions météorologiques et le prix de l'immobilier sont les premiers critères avancés. De premières hypothèses qui restent à confirmer au fur et à mesure de la récolte des données.

Un Compagnon du Collège de France

Antoine Compagnon prononcera deux conférences à l'UNIL les 13 et 20 mars 2014. Rencontre à Paris avec ce spécialiste de Montaigne, Stendhal, Proust...

Nadine Richon

Invité à la Faculté des lettres dans le cadre de la Chaire d'accueil du Collège de France installée au sein de l'UNIL et de l'EPFL, selon une convention signée entre les trois institutions, Antoine Compagnon prolongera à Lausanne le cours sur « la guerre littéraire » qu'il donne en ce moment à Paris. Rencontrer le professeur Compagnon, né en 1950 et d'apparence presque juvénile, permet d'explorer le temps, celui de la littérature et celui des écoles françaises.

Qu'est-ce que « la guerre littéraire » ?

Antoine Compagnon : Il s'agit de parler de la littérature dans sa dimension agonistique, qui existait déjà au temps où l'on distribuait des lauriers dans la Grèce antique. Cette idée de combat traverse toute la vie littéraire avec ses prix, ses classements, ses jugements. Même les poètes qui paraissent les plus neutres, les plus distants et paisibles sacrifient à cette compétition.

Vous analysez le champ littéraire au sens de Bourdieu ?

Je ne suis pas « bourdieusien » mais je me souviens d'un film sur lui qui s'intitulait *La sociologie est un sport de combat*. Je dis oui, la littérature est un sport de combat. Chez Proust, l'origine de *La Recherche* est un manuscrit auquel il donnait le titre provisoire de *Contre Sainte-Beuve*. Il y a un texte du jeune Proust qui se veut « contre l'obscurité », le symbolisme, Mallarmé. Le souterrain, dans son œuvre, est polémique. Il s'insurge notamment contre la littérature patriotique au moment de la guerre. Ensuite, cet aspect sera effacé dans une œuvre qui cherche à dépasser la dimension polémique.

La guerre elle-même semble avoir inspiré les écrivains ?

C'est la seconde dimension de mon cours ; je parle de la littérature immédiate qui raconte la Grande Guerre avec des auteurs comme



Antoine Compagnon est titulaire de la chaire de littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie. © Patrick Imbert - Collège de France

Maurice Genevoix, qui a été grièvement blessé et publie ses témoignages dès 1916, Henri Barbusse, qui écrit *Le Feu* en 1916, Roland Dorgelès, Jean Paulhan. Ensuite j'aborde trois romanciers des années 20, Proust et son *Temps retrouvé*, Henry de Montherlant, qui écrit *Le Songe* en 1922, et Colette, dont le roman *Chéri* est l'histoire d'un ancien combattant. Enfin, j'évoque trois écrivains des années 30, Drieu La Rochelle avec *La Comédie de Charlerois*, Céline avec *Voyage au bout de la nuit* et Giono, le plus pacifiste, comme on le voit dans *Le Grand Troupeau*. Ils ont tous fait la guerre, hormis Colette et Proust. Le cas de Cendrars me paraît intéressant. Son récit tardif, *La Main coupée* – écrit en 1946 alors que ses deux fils sont engagés dans la Seconde Guerre mondiale – est assez fanfaron. On y découvre la petite guerre qu'il faisait dans la Grande Guerre. Cendrars est l'un des rares écrivains à ne pas escamoter la

violence personnelle. Les autres se présentent plutôt comme des victimes. Durant la Première Guerre mondiale on est tué beaucoup plus qu'on ne tue, dit-on. Même si tous ces auteurs sont des survivants...

Avez-vous choisi ces textes pour leur valeur littéraire ?

Je n'ai choisi que des livres intéressants, mais la littérature immédiate a quelque chose de régressif car on revient vers le naturalisme après les expériences littéraires d'avant-guerre marquées par Proust, Alain-Fournier, Apollinaire, Cendrars... J'ai étudié la question du renouvellement supposé de la littérature par la guerre. A l'époque, on le pense et c'est l'un des aspects de cette naïveté qui accompagne l'entrée dans le conflit. Or la poésie de guerre est régulière. Les surréalistes entendent pour leur part oublier

cette guerre où des médecins comme Aragon et Breton furent les témoins des pires horreurs. Dans le climat des années 20, avec la SDN, les projets de réconciliation franco-allemande, on n'a plus envie d'entendre parler de la guerre. En France, elle inspire une littérature objective, réaliste, vue de l'extérieur, même si le roman naturaliste est en principe à la première personne. C'est décrit à la façon du témoignage, par exemple chez Georges Duhamel, lui aussi médecin. Il faudra du temps en France pour transformer le choc de la guerre en une nouvelle littérature. En Angleterre, on voit naître dès les années 20 des œuvres modernistes. C'est le « stream of consciousness » illustré par Joyce, Virginia Woolf ou Ford Madox Ford dans son roman polyphonique *Parade's End*, où la guerre est narrée à travers les voix intérieures des combattants.

Sur le plan personnel, comment êtes-vous venu à la littérature ?

Je suis un produit de la sélection scolaire. Je n'avais pas idée de ce que je voulais faire, mais j'étais bon en maths et on m'a envoyé en classe préparatoire scientifique, la voie la plus élitiste, puis je suis entré à Polytechnique. Par curiosité, j'ai préparé une licence de lettres en parallèle. Je n'avais pas d'objectif, j'étais déjà ingénieur des ponts et chaussées, je travaillais. Par la suite, j'ai voulu faire un doctorat de lettres et j'ai obtenu une bourse. Ma thèse portait sur la pratique littéraire de la citation ; je me suis intéressé à Montaigne, avec qui l'on passait d'une citation qui fait autorité, qui a valeur de preuve, à une citation beaucoup plus ornementale, libre ; il cite ce qui lui plaît, c'est digressif, il ne mentionne pas toujours les noms. Par la suite, je n'ai plus voulu retourner à mon métier d'ingénieur. Je suis devenu professeur à l'Université de Rouen, puis on m'a proposé un poste à Columbia, où je suis toujours en partie. A l'époque, j'étais plutôt spécialiste de la Renaissance. Je suis resté à New York une douzaine d'années, puis on m'a demandé d'être candidat à la Sorbonne, sur un poste de littérature du XIX^e siècle.

J'ai beaucoup travaillé sur Proust, Baudelaire, Nerval, Chateaubriand, Flaubert, Stendhal...

En quoi le système universitaire français diffère-t-il du système américain ?

Ce n'est pas du tout la même pédagogie. J'ai quitté des séminaires où l'on fait travailler un nombre restreint d'étudiants très motivés pour donner des cours magistraux en France. Les deux systèmes portent leurs fruits : j'ai eu d'excellentes thèses des deux côtés de l'Atlantique, des gens qui sont devenus professeurs. Je pense que la Suisse offre un excellent enseignement basé sur la recherche ; je suis déjà venu à l'Université de Lausanne, où je me réjouis de retrouver certains collègues à la Faculté des lettres. Pour ma part, j'ai passé une douzaine d'années à la Sorbonne avant d'être élu en 2004 au Collège de France.

➤ **Conférences à l'UNIL
bâtiment Anthropole
auditoire 1129
Jeudis 13 et 20 mars
de 15h à 17h**

L'ENFANCE D'UN PROFESSEUR

Un homme de 64 ans revient sur l'année de ses 15 ans sous la forme d'un « vrai roman » puisque la vie qui se raconte compose un paysage peuplé de figures lointaines, disparues et curieusement reconfigurées par la mémoire et l'écrit. Tel Woody Allen adulte projeté en mode science-fiction dans la maison de son enfance, Antoine Compagnon revient avec **La classe de rhéto** (folio Gallimard, 2014) sur sa première année de lycée au sein d'un internat militaire.

Catapulté depuis New York, où il vivait avec son père diplomate et militaire français de haut rang, le jeune homme connaît auprès d'autres adolescents éduqués entre ces tristes murs une initiation froide à la vie collective, sous la férule d'officiers frustrés revenus d'Indochine et d'Algérie. Quelques amitiés improbables, en guise de « révolte » : deux ou trois livres interdits, du jazz, Gainsbourg, Godard, des murmures et des cris dans les dortoirs, de l'agitation en coulisses. Ce livre décrit une bande de garçons sans histoires, broyés par un système viril en décomposition accélérée. Jeunesse volée, journées programmées comme un « groundhog day » : on frise la répétition, sous la plume élégante de Compagnon, on s'arrête soudain sur un événement clé, on obtient des indices, puis quelques échos du futur, que sont mes compagnons devenus ?

Lui-même reste mystérieux sur sa propre trajectoire de vie. Un élément intime semble avoir annulé tous les autres : la mort de sa mère. Dès le début on le sait, c'est un orphelin qui écrit.

➤ www.college-de-france.fr

AUTREMENT DIT...

LES COURS PUBLICS DE L'UNIL



© Audrey Piguet



MERCREDI 30 AVRIL À 18H30

SUPER-HÉROS

QUE NOUS DISENT-ILS?

MARC ATALLAH
ENSEIGNANT UNIL,
DIRECTEUR DE LA MAISON D'AILLEURS

DAVID BOLLER
DESSINATEUR,
ÉDITEUR

JEAN-PAUL GABILLIET
PROFESSEUR,
UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE

MODÉRATION
JOCELYN ROCHAT
JOURNALISTE

ALAIN BOILLAT
PROFESSEUR UNIL

AUDREY PIGUET
ARTISTE, PHOTOGRAPHE

UNIL | UNIVERSITÉ DE LAUSANNE
BÂTIMENT AMPHIMAX – MÉTRO m1 – ARRÊT UNIL-SORGE
DÉCOUVREZ L'ENSEMBLE DU PROGRAMME SUR
WWW.UNIL.CH/AUTREMENTDIT

ENTRÉE LIBRE

Maison
d'Ailleurs 

Unil
UNIL | Université de Lausanne

Découpé, éviscéré ou sublimé par l'art et l'imagerie médicale, le corps fait l'objet de la nouvelle exposition du Musée de la main UNIL-CHUV. A découvrir jusqu'au 17 août.

Sur les traces de Vésale : autopsie du corps humain

Muriel Sudano

« Il y a plusieurs façons de connaître un corps, explique le professeur Vincent Barras, historien de la médecine à l'UNIL, et donc différentes visions possibles du corps, autant de manières de le comprendre au sens scientifique mais aussi culturel. » Revêtu de multiples conceptions religieuses, philosophiques, artistiques ou médicales, le corps au singulier n'existe donc pas. C'est ce que révèle l'exposition « Anatomies », proposée au Musée de la main UNIL-CHUV à l'occasion du 500^e anniversaire de Vésale, l'un des pères de l'anatomie. Une scénographie soignée, entremêlant art et science, contemplation et interactivité, fascination et effroi, invite le visiteur à un voyage passionnant dans les entrailles de l'être humain.

Des premiers pas de l'anatomie...

Les plus anciennes expériences de dissection humaine datent du III^e siècle av. J.-C., mais elles restent sporadiques et il faut attendre la fin du Moyen Âge pour que l'autopsie connaisse un réel essor. Alors que Copernic observe l'infinité grand des constellations, le Bruxellois André Vésale, lui, découpe avec minutie des corps humains sous l'œil attentif d'un public bigarré réuni dans des théâtres anatomiques. Son livre, *De humani corporis fabrica* (1543), enrichi de nombreuses gravures qui ont fait sa renommée, connaît un énorme succès grâce à l'imprimerie. « Si l'histoire a retenu Vésale, ce n'est pas parce qu'il avait un coup de scalpel exceptionnel – d'autres le maniaient parfaitement – interprète Vincent Barras, c'est grâce au livre imprimé, véritable révolution technologique. » La seconde édition de cet ouvrage (1555) est d'ailleurs au cœur de l'exposition du Musée de la main, religieusement présentée au centre d'une structure circulaire rappelant le fameux théâtre anatomique.

... aux images virtuelles

Aujourd'hui, les anatomistes ne ressemblent plus à Vésale, longue barbe et bistouri à la main. Ils pratiquent aussi des autopsies

virtuelles grâce aux techniques d'imagerie médicale. En découlent des images étrangement artistiques, celles d'une réalité augmentée à l'aide de couleurs savamment choisies et codifiées.

Les nouvelles technologies n'ont pas pour autant révolutionné l'anatomie; on connaît les organes, les muscles, les tissus et les os depuis longtemps. Elles participent par contre à une évolution de la pratique médicale. « Les progrès de la radiologie actuelle sont tels qu'il n'y a plus beaucoup de secteurs de l'activité clinique qui savent se passer d'images. On assiste à l'apparition d'une clinique fondée sur la preuve visuelle, conclut Vincent Barras. Ça, c'est peut-être une révolution. »

Le musée, un outil pour l'Université

Les liens qui unissent l'UNIL, le CHUV et la Fondation Verdan, à l'origine du Musée de la main, ne datent pas d'hier. Toutefois, depuis 2013, leur collaboration s'est intensifiée. Pour assurer la pérennité du musée, l'Université et le CHUV prennent désormais en charge le financement du personnel, tandis que la Fondation Verdan, elle, finance les expositions.

Pour la vice-rectrice Danielle Chaperon, la proximité entre le Musée de la main, outil de diffusion de la culture scientifique, et deux organismes qui produisent de la science est tout à fait naturelle. En outre, ce partenariat renforcé entre pleinement dans le plan stratégique de l'UNIL d'intensification des activités de médiation scientifique. « Nous avons jugé que le musée était un instrument utile pour diffuser le savoir scientifique en ville, précise-t-elle. Nous sommes très fiers de participer à cette aventure. »



Vincent Barras commente l'exposition « Anatomies », proposée au Musée de la main UNIL-CHUV. F. Imhof@UNIL

➤ **Exposition**
« Anatomies. De Vésale au virtuel »
du 13 février au 17 août 2014
Musée de la main UNIL-CHUV, Lausanne

COUP DE COEUR



de Sophie Badoux

UN SOUFFLE ENVOÛTANT

Tout commence avec le riff accrocheur d'une guitare. Quelques accords de piano, puis les roulements crescendo d'une batterie. Le présage d'un album des plus rock. Entre alors en scène une trompette solo. Le vent tourne, apportant aux *Illusions* d'Ibrahim Maalouf, 5^e album du prodige libanais de la trompette, une brise jazz mêlée de touches orientales. Il nous emmène dans son monde à la croisée des influences. Le succès est au rendez-vous: ce dernier opus sorti en novembre 2013 vient d'être sacré meilleur album des musiques du monde aux Victoires de la musique en France.



© Mister productions

Un souffle doux, sensible et généreux et un son reconnaissable entre mille. Ibrahim Maalouf le doit notamment à sa trompette à quatre pistons, conférant à son instrument une sonorité arabe inégalable. Formé en tant que musicien classique en France où sa famille émigre, le musicien questionne la filiation, la guerre, l'exil, l'identité. Parmi le mélange de genres, il se cherche. Il s'offre une thérapie avec sa majestueuse «dialogie» en trois volets – *Diasporas* (2007), *Diachronism* (2009) et *Diagnostic* (2011).

A 33 ans, il continue aujourd'hui le dialogue fructueux entamé autant avec lui-même qu'avec d'autres musiciens talentueux. Dans *Illusions*, son souffle répond tantôt à un chœur de trompettistes endiablé (Yann Martin, Youenn Le Cam, Martin Saccardy), à une guitare électrique déchaînée ou à une basse des plus funky (François Delporte, Laurent David) tantôt à la douce nostalgie d'un clavier (Frank Woeste). Le timbre de la trompette de Maalouf vire comme par magie d'un chuchotement sensuel à une explosion festive pour raconter une histoire. Celle d'*Illusions* questionne la perception du langage, de la femme, de la vision d'une génération susceptible de se laisser conter le monde par des médias trop pressés. Si la musique d'Ibrahim Maalouf fait réfléchir, elle se passe aussi de mots, se livrant sur scène sans aucun artifice, envoûtant par la seule magie de son art.

Samedi 12 avril 2014 au Cully Jazz Festival.

Le tac au tac de Isabelle Liardet

Par Francine Zambano

Si vous étiez une médaille olympique?

Celle du géant féminin. Je suis une grande passionnée de ski.

Si vous étiez un sport?

Le kitesurf, pour son aspect fun, la mer, la chaleur, l'arrivée en douceur dans l'eau après un saut.

Si vous étiez un sport d'avenir?

Le speedriding, sport assez jeune. Il s'agit d'une sorte de parapente à ski, avec une petite aile.

Si vous étiez une légende contemporaine?

Roger Federer, c'est clairement une légende. J'admire sa classe, sa réserve. En plus, il est très apprécié dans les milieux sportifs.

Si vous étiez une héroïne de cinéma?

Celle de *Peau d'âne*, avec Catherine Deneuve, ça remonte à mon enfance. J'adorais ce film, la transformation, la révélation...

Si vous étiez une chanson d'amour?

Une nuit sur son épaule, de Véronique Sanson.

Si vous étiez un péché mignon?

Une sieste dans mon hamac.

Votre livre de chevet?

Jours d'agrumes, d'Anne-Sophie Subilia: «On ne trahit pas en se permettant de vivre.» J'adore cette phrase tirée du livre.

Votre film préféré?

Out of Africa. Un peu de nostalgie car j'ai de la famille au Kenya.



Isabelle Liardet, nouvelle arrivée à la direction des sports. F. Imhof © UNIL

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?

Il n'y a pas de rosiers à l'UNIL! Moi qui adore les fleurs...

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?

Le site du service des sports est magique, la lumière est si particulière et la beauté du paysage se passe de tout commentaire.

Quel est le plus grand exploit sportif de toute l'histoire?

L'exploit pour moi consiste à se relever d'une très grave blessure, comme Daniel Albrecht, qui, après sa terrible chute à Kitzbühel, est revenu à la compétition avec un incroyable vingt et unième rang dans un slalom géant à Beaver Creek.

Qui suis-je?

concours



F. Imhof © UNIL

Vous avez été nombreux à découvrir **Guido Palazzo**, professeur HEC. Angela Santini Beun, du Service des immatriculations et inscriptions a remporté le tirage au sort.

Qui se cache derrière: ISSUL – ADJOINT – HISTOIRE?

Merci d'envoyer vos suggestions à uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **Cynthia Khattar (C.K.) + Sophie Badoux (S.B.) + Nadine Richon (N.R.) + David Spring (DS)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Proz** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White go gm²; sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro: **Pascal Waeber**

Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.

